

XYZ. La revue de la nouvelle

Béatrice au pays des ombres

Daniel Gagnon



Numéro 83, automne 2005

Partir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3289ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, D. (2005). Béatrice au pays des ombres. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (83), 46–53.

Béatrice au pays des ombres

Daniel Gagnon

Nous avions rendez-vous avec Lucifer pour discuter de divers dossiers d'Amnesty International. Nous lui avions écrit en termes mesurés, courtois, et avions souligné que notre seul but était la défense des droits de l'homme, sans aucun parti pris politique. En outre, nous l'avions averti que le climat de violence et d'incertitude, le délabrement économique et social des régions sous son contrôle laissaient peu d'espoir de retour à une vie décente et sûre. Belzébuth nous avait répondu qu'étant déjà récipiendaire de deux prix Nobel de la paix, il serait très honoré de nous recevoir chez lui pour en discuter et nous conseilla de nous mettre en contact, à Ravenne, avec un certain Dante Alighieri, un fin politique et poète de ses amis, qui nous servirait de guide dans notre descente aux Enfers.

En cette période de l'année où l'Italie foisonne, où le soleil trempe ses longues mèches de feu dans la mer Adriatique et où les nuits sont déjà à mi-parcours du jour, Dante nous ouvrit les bras et il nous saisit avec cet air très doux, il mit un baiser sur nos fronts, puis, après avoir tenu conseil avec mon guide Béatrice, il prit son bâton pour nous mener au jardin, avisa une petite porte noire qui ouvrait sur un escalier humide et sombre, l'entrée d'un puits profond. Nous perdions haleine et étions rassurés de suivre Dante, qui ne tarda pas à nous faire asseoir à une première halte au premier cercle de l'Enfer.

« Il faut maintenant que vous chassiez vos peurs, il vous faut enlever vos vêtements », nous dit Dante. Nous eûmes tout de même le droit de garder nos sacs à dos, car tous nos dossiers y étaient. Un petit-déjeuner copieux nous fut offert sur une terrasse, avec des produits de la région de Ravenne.

« Allons donc, dit Dante, avançons, soyons forts et hardis ! *Ecco la fiera con la coda aguzza, che passa i monti e rompe i muri e l'armi ! Ecco colei che tutto 'l mondo appuzza !* » Nous prîmes la route rugueuse, étroite et escarpée, marchâmes tout en parlant

pour vaincre notre peur, arrivâmes à un petit hôtel meublé dans le style de l'époque, chambres doubles avec douche et bain. Nous nous penchions avec plaisir par-dessus le lit à baldaquin, mais nos yeux ne pouvaient voir le fond des ténèbres. Il y avait un coin salon avec la télé, des damnées nues nous invitaient à visiter les galeries souterraines des deuxième et troisième cercles de l'Enfer, d'où on avait vue sur une immense salle de réception, un lieu chargé d'histoire. Nous empruntâmes un corridor étroit qui nous mena à une enceinte médiévale dont la place était pavée de galets brûlants et où s'élevait un château, anciennement habité par Méphistophélès et dont une grande partie avait été détruite par les croisés.

Parmi les ruines couraient des gens nus, des damnés, les mains liées derrière le dos, se lamentant et gémissant, nous invitaient dans des chambres donnant sur l'arrière, avec vue sur les toits de tuiles. Nous étions près d'un vieil aqueduc en pierre, un petit patio fort sympathique nous attendait. Nous mangeâmes des plats traditionnels dans une ambiance intime, mais le service manquait de naturel. Les damnés qui étaient près de nous étaient constamment piqués par des serpents dans les reins et au bas-ventre, parfois ils étaient vivement transpercés de part en part et leur sexe même s'agitait comme une vipère menaçante.

Nous empruntâmes la longue arcade de la Via Latina et prîmes un long escalier qui nous mena à une galerie d'où l'on découvrait de superbes statues vivantes d'hommes figés dans le péché. Nous prîmes place sur ces longs bancs adossés au mur et nous pûmes observer et suivre tous les rituels des péchés de la chair. Sans cesse ils recommençaient, infatigables et vigoureux, ils dressaient vers nous mille verges pathétiques et émouvantes, et, comme des phénix, venaient mourir à nos pieds pour renaître encore, leur sexe se transformant tantôt en un poisson coloré, tantôt en un oiseau magique.

« Je suis Vanni Fucci, dit l'un deux, j'aimais la vie bestiale et inhumaine. » Mon guide Béatrice lui demanda quel péché lui avait valu les peines aveugles de l'Enfer, « Frappez, frappez, s'il vous plaît ! » suppliait pour toute réponse Vanni Fucci en tendant

un fouet. Deux autres damnés le rejoignirent. Mon guide Béatrice prit le fouet et hésita. Alors qu'ils s'agrippaient à ses pieds et léchaient ses chevilles, elle parcourait des yeux le relief tourmenté de leur chair turgescente condamnée à l'excitation perpétuelle, frappait légèrement comme pour se défendre des damnés qui accouraient en grand nombre, tous voulant subir le supplice du fouet de la main de cette belle étrangère nue. Un orage impérieux et lancinant les rongeaient, ils écumaient d'un plaisir douloureux et semblaient vouloir exposer leurs entrailles tant ils étaient possédés du démon.

Dante et moi protégeions notre guide des bourrasques de désirs bruyants et sauvages. Elle était prise de pitié, « Comment les soulager ? » demandait-elle à Dante. Elle aurait voulu calmer leur infernal appétit, elle refusait de les fouetter et consentit finalement à se laisser entraîner par Dante et moi hors de ces lieux sombres, hors de ces paysages déchiquetés. Elle savait que son corps, au lieu d'apaiser, ne faisait que déclencher des vagues furieuses de désir.

Les gardiens nous proposèrent une promenade à cheval, les damnés nous poursuivirent sans pouvoir nous rejoindre, nous galopâmes à toute allure entre de dangereuses falaises râpées et, après quatre kilomètres d'une route escarpée, nous arrivâmes à une église baroque superbement décorée de lustres en cristal, à la nef couverte de toiles de Goya et de Fra Angelico. Le plafond peint était un ravissement, l'autel était richement sculpté et tout enluminé de dorures, il y avait de vastes chambres doubles, hautes de plafond, où de succulents calamars en sauce nous furent servis.

Des satyres se livraient à des parodies, ici, dans le monde souterrain. C'était le parti unique d'un dictateur qui dirigeait tout et aucune forme de contestation n'était tolérée. On tourmentait et torturait à qui mieux mieux. Sur terre, ces douleurs physiques auraient été insupportables, des démons sans scrupule abusaient sans cesse de leurs victimes sexuellement. « Cela doit cesser, dit notre guide Béatrice, nous sommes venus pour convaincre le maître de céans de cesser ces pratiques, s'informer

est le premier pas qui mène à la prise de conscience, il n'est pas suffisant de lutter contre les violations, à l'information doit succéder l'engagement.»

Elle savait que nous accomplissions un travail ingrat, méconnu, qui ne suscitait pas l'intérêt des médias, mais représentait un élément capital dans la défense du bonheur. Béatrice croyait fermement que nous pourrions être entendus par Lucifer, rendez-vous avait été pris.

« Nous devons aller à la source du mal, dit-elle, je continue de croire que nous vaincrons. »

Des damnés défilaient devant nous, on leur envoyait d'on ne sait où des décharges de milliers de volts sur les parties sensibles du corps, ce qui les faisait déféquer et uriner, des ficelles étaient attachées autour de leurs organes génitaux et les faisaient enfler monstrueusement, d'autres damnés étaient suspendus dans des positions contorsionnées avant d'être plongés dans de l'eau bouillante.

Nous partîmes à l'aube, dans un brouillard opaque, parcourûmes plusieurs kilomètres sur nos chevaux dans des lieux bizarres avec des châteaux en ruines ou habités par des barons lubriques, entre des falaises rouge feu qui éclairaient notre route. Puis des clochettes au loin dans le vent attirèrent notre attention et, en nous approchant, nous aperçûmes un couvent enclavé dans les remparts de l'Enfer. Le couvent semblait à l'abandon, mais des nonnes en procession, portant chacune une lourde croix sur l'épaule, en faisaient le tour. Il y avait des chambres très confortables avec salle de bains, télé, téléphone, minibar et une vaste piscine dominait la mer. Sur la plage étaient enchaînés les douze apôtres. On trouvait au bistro une liste des différentes punitions qu'on pouvait leur infliger autour d'un barbecue et d'un groupe de musique, près de la piscine, de 13 h 30 à 2 h du matin.

Mon guide Béatrice avait du pain et du fromage dans son sac à dos, ainsi que trois ou quatre sandwiches pour les douze apôtres. Ils dansaient nus sur des braises inextinguibles et perpétuelles, la sueur s'écoulait de leur front, des centaines d'épines étaient plantées dans leur gland, leur anus et leurs gencives.

Béatrice en arracha le plus qu'elle put avec ses dents, sous le regard désabusé des nonnes. « En ces lieux où la lumière se tait, c'est le sort des pécheurs charnels qui ont soumis leur raison à leurs appétits, dit Dante, aucun espoir ne peut les consoler, ils ne peuvent espérer aucun répit, aucune remise de peine. »

« Ils demeurent très beaux, dit notre guide Béatrice, très dignes dans cette orgie de douleur, il y a une sorte de fraternité entre eux. » Elle aurait voulu les embrasser au travers de ses larmes, mais Dante nous interdit de faire un pas de plus, car nous aurions été grillés sur place comme poissons sur charbon de bois : « *La divina giustizia di qua launge quell' Attila che fu flagello in terra...* »

À gauche, depuis le grand couvent vide, nous parvenait une musique d'orgue. Nous pouvions visiter le musée de Jésus et voir comment Lucifer avait naguère gagné ses batailles contre les anges et les archanges. Au mur, nous pouvions lire affichés quelques maximes et points d'engagement des nonnes. Par ces vœux, les nonnes se sentaient grandement fortifiées et cela les aidait à supporter l'impossible, par exemple elles devaient s'exercer à un esprit de patience envers le prochain, à une pieuse et charitable affection envers ceux pour qui on a de l'antipathie naturelle, elles devaient souffrir avec amour et douceur les douleurs du corps, les humiliations et les mortifications du prochain, elles devaient mater certains petits appétits, inclinations et penchants naturels.

Dans ce palais baroque, des vestales dansaient nues sur des tapis anciens. Une chambre double avec salle de bains nous fut offerte au premier étage qui, à droite, offrait une vue sur un jardin planté de lauriers-roses et sur la mer à deux cents mètres. Différents tableaux représentaient les miracles démystifiés du Christ et les trucs qui lui avaient permis de faire illusion. On voyait la multiplication des pains, mais en vérité il y avait eu des charrettes remplies de milliers de pains cuits à l'avance et apportés en secret près des lieux, même chose pour le vin changé en eau lors des noces de Cana, on voyait Jésus marcher sur les eaux, mais en réalité il était monté sur de longues échasses, on le

voyait guérir des infirmes et ressusciter des morts qui, une minute auparavant, étaient arrivés en courant sur leurs jambes avant de s'écraser pour leur figuration.

Les chambres étaient décorées avec goût et agréables, tout avait été rénové et fraîchement repeint, on trouvait une belle carte des vins à la terrasse où de belles excommuniées nous servaient avec diligence sous les arbres et les parasols, un détour intéressant et reposant, mais notre guide Béatrice s'impatiait, elle avait tous ses dossiers dans son sac à dos, elle voulait tout mettre en œuvre pour faire cesser la torture, les traitements cruels, inhumains et dégradants, voulait demander des procès équitables, manifester son opposition à la peine de mort à Belzébuth en personne. Nous devions respecter notre horaire, nous avions rendez-vous pour en discuter avec l'Antéchrist.

Nous sortîmes des remparts et des ruines rouges. Toutes les ruelles étaient tortueuses et dangereuses, bordées de couronnes d'épines et pavées de tessons, pour des raisons stratégiques, mais Dante Alighieri nous indiquait la route à suivre et ne s'égaraient pas.

Dans le vent venaient vers nous deux ombres enlacées et Béatrice leur dit : « Par l'amour qui vous mène, ô âmes torturées ! venez nous entretenir, si cela est permis, *venite a noi parlar* ô colombes ! » Les âmes répondirent ainsi à l'appel amoureux de Béatrice : « Il n'est pas de plus grande peine que de se rappeler les moments de bonheur dans l'enfer et la misère ! *Nessum maggior dolore che ricor darsi del tempo felice ne la miseria* », dit Francesca enlacée à Paolo. Nous les amenâmes dans un petit café à l'extrémité ouest d'un jardin très agréable.

Dans un cloître, tout près, nous pouvions voir les quatre évangélistes, Luc, Marc, Jean et Matthieu, enchaînés à leur table d'écriture, condamnés à réécrire inlassablement la Bible. Il se faisait tard, nous sommes repartis par une petite allée d'eucalyptus, non sans laisser dans le tronc des coupons-repas McDo, ayant épuisé notre réserve de fromage et de sandwiches.

Au débouché du cours tranquille d'une rivière, le château du diable se dressait dans son manteau de ruines et un soleil noir

faisait lever un cortège de fantômes qui montaient la garde sur les fortifications rivées aux collines maléfiques et battues par d'incessantes bourrasques, dix mille prostituées faisaient le trottoir dans les rues de la basse-ville, trente mille enfants étaient offerts à l'abus sexuel par les réseaux mafieux du seigneur des lieux.

Nous étions encore dans la vallée, mais déjà se faisait sentir l'atmosphère brûlante du centre de l'Enfer, endroit troublant et merveilleux à la fois. Béatrice était très excitée. Nous prîmes l'avant-dernière montée en suivant le fléchage, tout ici tournait le dos à la vie, le sol tremblait constamment, car le château était construit sur un volcan, une navette gratuite nous attendait pour l'entrée au cœur du château.

Le Prince des démons voulut lui fournir tous les plaisirs imaginables pour la contenter, mais Béatrice répondit bravement: « Dans ce pays, on emprisonne tous les jours des personnes dont le seul tort est d'avoir des convictions ou des opinions qui déplaisent. »

Belzébuth était très attiré par elle. Du haut de son donjon, il lui montrait ses diplômes, ses certificats d'étude et ses trophées, dont les deux prix Nobel dont il était si fier. Il attirait tranquillement Béatrice à lui comme un aimant pour l'absorber en son sein. Béatrice ne résistait point, car elle voulait connaître plus parfaitement les choses et aller au delà du visible pour expliquer tout le mal qui embrasait la terre.

Des lettres étaient arrivées par sacs postaux entiers chez Belzébuth, des centaines de télécopies lui avaient été envoyées, des milliers de correspondants avaient exprimé leur indignation, quarante mille quarante et une signatures avaient été recueillies... *Explicit prima pars in qua tractatum est de infernis.*

Revenus dans la campagne italienne, l'air était d'une douceur incomparable, nous admirions les superbes mosaïques et les vestiges des temples, des murailles et des aqueducs, nous visitons les maisons romaines avec leur atrium et leur péristyle.

Le soleil éclairait à nouveau le dôme des mille églises de l'Italie et avait repris ses droits sur le monde visible, dépous-

siérant et fleurissant patiemment cette bonne vieille terre que nous prenions un plaisir neuf à fouler de nouveau après notre mission internationale au pays des ombres.

Béatrice me dit: «Mieux vaut laisser la voiture proche du centre de Ravenne, mon chéri, ainsi nous pourrons marcher librement et découvrir la ville... Tu sais, je regrette tout de même un peu le café noir et la beauté des jardins de Belzébuth, ses parcs romantiques avec ses grottes artificielles... je crois que je ne pourrai jamais cesser d'entendre cette façon sensuelle qu'il avait de prononcer mon nom, cela me donne de terribles frissons.»

Luogo è là giú da Belzebú remoto.